

STATUE DOGON

MALI, PLAINE DU SENO

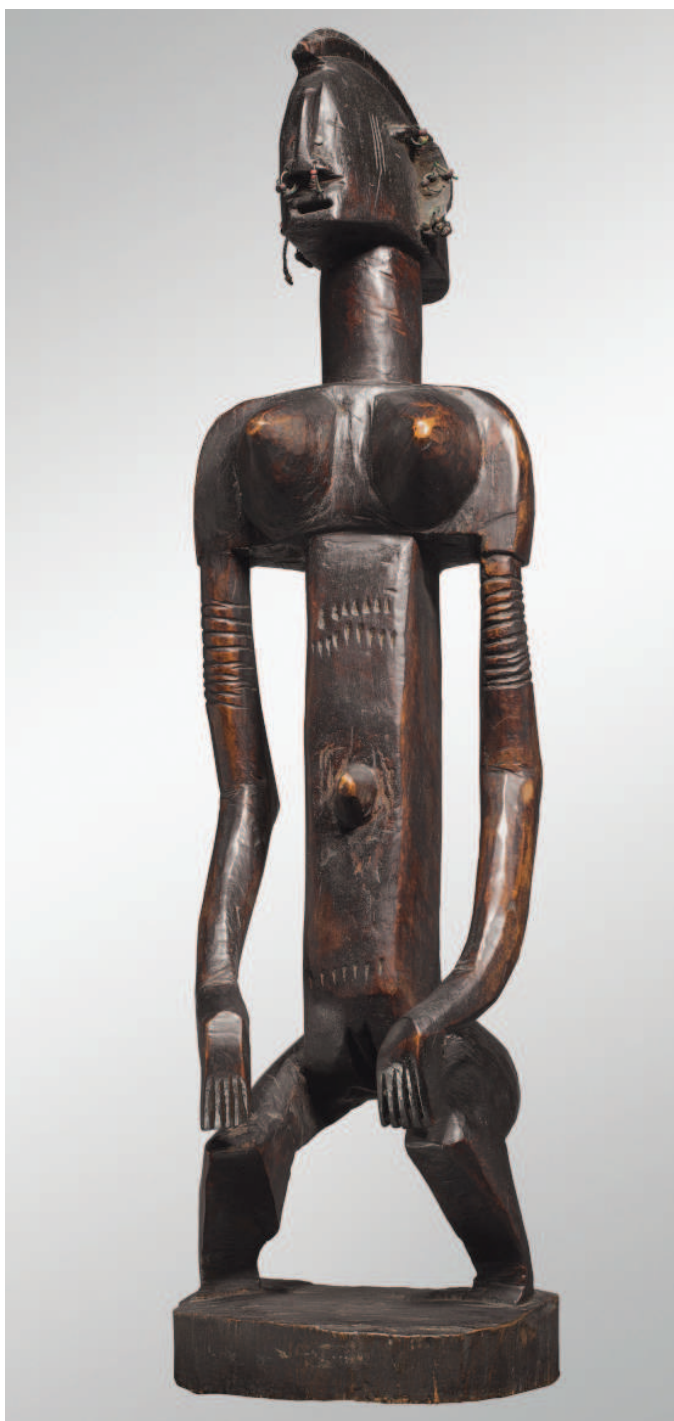
AVANT 1931 : FIN XIX^E SIÈCLE – DÉBUT XX^E SIÈCLE

DIMENSIONS : 69 X 18,5 X 18 CM

MATÉRIAUX ET TECHNIQUES : BOIS, FER, ALLIAGE CUIVREUX,
PERLES DE VERRE

ACQUISE EN 2013 GRÂCE AUX DONS RECUEILLIS À L'OCCASION DU
DÎNER DE GALA

NUMÉRO D'INVENTAIRE : 70.2013.25.1



Cette grande statue debout qui a gardé les ornements de nez, lèvres et oreilles et la coiffure en cimier qui l'identifient comme dogon, a figuré dans plusieurs collections privées célèbres et participé à ce titre à quelques uns des plus importants événements et publications du XX^e siècle, notamment la mythique exposition qui s'est tenue au MOMA à New-York en 1935 « African Negro Art » ou encore au même endroit en 1984, « Primitivism in the XX^e century art ».

Sélectionnée par William Fagg, conservateur au British Museum et le marchand d'arts primitifs Charles Ratton, elle a également figuré au début des années 1950 dans le célèbre film interdit d'Alain Resnais et Chris Marker, « Les statues meurent aussi ».

Elle a suscité l'attention de sculpteurs de renom qui ont puisé leur inspiration dans les arts d'Afrique et d'Océanie, tels Henry Moore et surtout Jacob Epstein à qui elle a appartenu, après être passée entre les mains de Sir Michael Sadler, un historien collectionneur d'art moderne attentif aux avant-gardes de l'époque, directeur de l'Université d'Oxford, qui l'avait obtenue du marchand londonien S. Burney probablement en 1932. La relation de cette statue avec le monde des amateurs d'art moderne et des artistes britanniques en quête d'esthétiques nouvelles, lui confère une dimension particulière dans l'histoire de la reconnaissance des arts africains par l'Occident tout au long du XX^e siècle. À la mort d'Epstein (1880-1959) elle a rejoint la célèbre collection de Carlo Monzino, exposée et publiée par Susan Vogel au Center for African art de New-York en 1986.

Publiée par Hélène Leloup en 1994 dans son ouvrage de référence sur les Dogon, elle se rattache d'après l'auteur au style intermédiaire Tomo-ka, très influencé par le voisinage bamana. Elle partage avec la statuaire bamana une morphologie du torse très proche qui traite les différentes parties du corps à partir de volumes géométriques, en particulier la forme conique des seins qui souligne la fertilité féminine, les longs bras minces marqués par un pli au coude, les épaules arrondies. La position des mains aux doigts visibles sur les cuisses, la

tête en « obus » marquée par la longue arrête nasale, les parures, confirment son origine géographique dogon non pas dans la célèbre falaise de Bandiagara mais dans la plaine limitrophe avec le Burkina Faso, entre groupes bamana à l'ouest et mossi à l'est. Les statues dogon semblent représenter des personnes précises dont le rang et la fonction sont exprimés par des détails. Leur rôle couvre un large spectre et varie en fonction du contexte d'origine que l'on ne connaît en général pas, ces images étant inaccessibles aux occidentaux. Elles étaient investies de pouvoirs variés dans le cadre familial, social et politique.

Hélène Joubert
Conservateur en chef du patrimoine
Responsable de l'Unité patrimoniale
des collections Afrique du musée du quai Branly